

Malgré ces années où nous nous sommes perdus de vue, ces retrouvailles doivent être parfaites.

Il faut que j'arrive en avance, disons une demi-heure, pour être-là avant lui.

Il faut que je choisisse une table près de la fenêtre, pas trop loin de l'entrée.

Là, comme ça, je le verrai entrer, je pourrai préparer mon plus beau sourire et lui dire bonjour en me levant pour l'accueillir.

Pour qu'il comprenne que je l'attends et que c'est important pour moi, je commanderai un soda. Et j'en boirai la moitié.

La fenêtre, ça fera un excellent alibi durant les silences un peu gênants.

C'est pour ça qu'il faut choisir une brasserie donnant sur une rue animée et qu'il faut que ce soit un samedi après midi.

Le samedi après midi, il y a toujours une petite foule qui se presse pour faire du shopping, retrouver des amis à un café, se balader... Se laisser happer par l'agitation paisible de tous ces gens par la fenêtre, ça nous donnera de la consistance pendant les silences.

J'aurai un journal, ou mieux, un livre déjà entamé, posé sur la table.

Ça lui montrera que cette attente n'était pas anxieuse.

Je choisirai un bouquin que j'ai déjà lu, comme ça on pourra en parler un peu.

*Comedia Infantil* d'Henning Mankell, ça me semble parfait. C'est un beau livre qui parle de l'Afrique.

Je me suis toujours dit qu'il faudrait que je le lui fasse lire, que ça devrait lui plaire.

Il pourra rebondir vu qu'il y a vécu plusieurs années.

Le soda, c'est important aussi, ça l'incitera sans doute à ne pas prendre un demi. Pour ne pas me mettre mal à l'aise, il se sentira un peu obligé de prendre la même chose. Comme si c'était naturel qu'il ne boive pas d'alcool.

L'heure, c'est moins évident.

Tôt le matin, ce n'est pas formidable, et puis, je pourrais ne pas en dormir.

La fin de matinée ou d'après midi, ça laisse la porte ouverte à un déjeuner ou un diner, alors pourquoi pas ?

Mais si l'un de nous n'a pas envie de prolonger la rencontre, il pourrait se sentir contraint, donc, en fait, non.

Le soir, après dîner, n'en parlons pas.

Le mieux, c'est 16h, on a du temps devant soi.

Si ça se passe vraiment bien on peut dîner et même aller jusqu'à la soirée.

Si ça se passe mal, on pourra s'inventer une course à faire.

OK, donc un samedi après midi à 16h, dans une brasserie du centre-ville.

De quoi va-t-on parler ?

Les dix premières minutes, ça va être simple : « Ça va ? T'as pas changé ! », « Ah si un peu », « Tiens, tu lis ça ? ».

Mais après, une fois qu'il sera assis, qu'il aura enlevé sa veste et commandé son soda ?

Ce n'est pas faute d'y avoir réfléchi, depuis le temps que nous ne nous sommes pas vus.

Pas faute d'y avoir pensé, le soir en me couchant, et encore plus fréquemment ces derniers jours, forcément.

J'ai bien cette lettre.

Celle que je ne lui ai jamais envoyée, parce que je n'ai jamais réussi à la terminer.

Pas le genre de lettre qu'on écrit par politesse, pour demander des nouvelles et s'épancher sur les siennes.

Pas de celles qui feront guetter l'arrivée du facteur avec l'espoir d'une réponse. Non. Plutôt de celles qu'on s'écrit à soi-même, parce que c'est moins cher que d'aller chez un psy.

Non, si je ne sais pas l'écrire, je ne saurai pas comment lui dire.

Et si je lui parlais de mon couple, de nos projets ?

C'est peut-être déplacé de parler de cela à quelqu'un avec qui on essaye de renouer des liens.

Non, non, pas le couple. Enfin pas tout de suite en tout cas.

Je pourrais lui parler de mon travail, ça l'intéresserait, en plus j'ai plein de choses à lui raconter.

Mais ça risque de lui rappeler que pour lui, à ce niveau-là, c'est pas la joie.

Donc non.

La famille non plus, ce n'est pas une bonne idée.

Il aurait sans doute des questions, c'est sûr, mais ce n'est pas à moi de lui raconter tout ça. En plus, Ils ne voudraient peut-être pas.

Et puis si je ne fais que parler, ça va le mettre mal à l'aise, c'est sûr, il va se sentir un peu coupable, pris au piège.

Il a peut-être des choses à me dire, lui ?

J'aimerais bien, mais il est trop fier pour ça.

Il me dirait des banalités, que ça va bien. Mais je sais bien qu'il embellirait tout, pour me rassurer, se rassurer. Il avait l'habitude de mentir sur le sujet, alors pourquoi me dirait-il la vérité maintenant ?

Et puis ce qu'il fait, qui il fréquente, je le sais déjà, par le peu d'amis qu'il nous reste en commun.

Confronter sa version des choses avec la leur pourrait être intéressant cela dit.

Mais le décalage serait trop grand pour que son récit puisse être crédible, ça finirait par m'énerver.

Je pourrais juste lui poser des questions, pas trop engageantes.

Ce qu'il lit, s'il a des nouvelles de ses frères, s'il a vu le dernier match de l'équipe de France, ce genre de trucs.

Les réponses seraient faciles à formuler, il n'aurait pas trop à réfléchir. On passerait forcément un bon moment, vu qu'on ne parlerait pas trop de nous.

Ça pourrait durer assez longtemps pour qu'on se donne bonne conscience, et qu'au bout d'une heure ou deux on se quitte en se disant à la prochaine.

Mais bon, toutes ces années sans se voir pour discuter de ça, ce serait dommage. Simple, mais dommage.

On pourrait aborder le passé, ce serait encore plus simple. On ne parlerait que des bons souvenirs, ce serait sympa.

Mais il y aura un moment où on soupirera et où l'actualité nous rattrapera. Alors on se sentira un peu bêtes, on regardera par la fenêtre, parce que c'est du passé.

C'est pour ça que c'est pratique, les fenêtres.

La nostalgie on pense souvent que ça fait du bien, mais c'est toujours un peu triste.

Ou alors, plutôt que la brasserie, on pourrait faire quelque chose ensemble.

Genre une expo, un ciné, un concert ou un match. On n'aurait pas trop à parler. On se contenterait de commenter ce que l'on verrait.

Ça donnerait un cadre temporel assez strict, qu'on pourrait quand même prolonger si on veut

Mais quoi alors ? Qu'est ce qui pourrait l'intéresser ?

J'en sais rien, depuis le temps.

La culture, ça n'a jamais été trop son truc, on mettrait des heures à se décider sur l'activité, et l'un de nous deux ne serait pas complètement satisfait.

Un match de rugby, pourquoi pas, il aimait bien ça.

Mais franchement, est ce que j'ai envie de le revoir après tout ce temps pour regarder un match de rugby ?

Non.

Sans doute que je réfléchis trop, on se connaît bien après tout.

J'ai envie de le voir, lui aussi, alors ça devrait bien se passer.

Oui, mais la dernière fois qu'on s'est parlé au téléphone, ça c'est très mal passé, je lui ai même raccroché au nez.

Peu de gens m'ont vu en colère, vraiment en colère.

Lui, souvent.

Est-ce que j'ai vraiment envie de le voir, en fait ? Oui, je crois.

Est-ce que je lui en veux moins ? Non.

Est-ce qu'il a changé ? Non, je ne crois pas.

Qu'est ce que ça changera à ce que nous sommes et ce que nous avons fait ?

Rien.

Peut-être à ce que nous pourrions être, certes.

Si il avait proposé ce rendez vous, aurais-je accepté ? Oui.

J'aurais sans doute eu plus d'attentes, c'est sûr.

Ça aurait voulu dire qu'il avait des choses à me dire, qu'il avait changé, qu'il me demandait pardon. J'aurais moins à réfléchir.

Je l'écouterais parler quelques minutes, et pendant qu'il dirait ce que je veux entendre, je me détendrais. Tout le reste serait oublié, on repartirait comme avant.

Je pourrais lui parler de tout, de mon couple, de mon travail, de la famille, de la lettre...

Mais il est trop fier, il ne le proposerait pas, c'est à moi de le faire.

OK, alors je peux l'appeler pour caler ce verre en milieu d'après-midi dans une brasserie du centre-ville. On parlera de je ne sais pas quoi, mais on trouvera.

Est-ce qu'il attend mon appel ? Je pense que oui.

Mais il serait surpris, c'est sûr.

Donc, je l'appelle, je lui dis que c'est moi.

Non pas parce que c'est ce qu'on fait d'habitude, mais parce qu'il n'a sans doute plus mon numéro.

S'il ne répond pas, je ne lui laisse pas de message sur son répondeur.

Après tout ce temps, je n'ai pas envie qu'on recommence sur un monologue.

Je recommencerai jusqu'à ce que je l'ai.

Il reconnaîtra ma voix, c'est certain, malgré l'émotion. Il y a des choses qu'on n'oublie pas.

Il faudra être direct : « Allo, c'est moi, j'aimerais bien qu'on prenne un verre ensemble, à 16h, samedi, à telle brasserie du centre-ville. Est ce que tu peux ce weekend ? ».

Il y aurait un petit blanc, parce qu'il serait surpris.

Mais c'est une question simple et fermée, et comme je suppose qu'il en a envie, il dirait oui rapidement.

Je lui dirais un truc genre « Cool, à samedi alors, bonne semaine à toi », et je raccrocherais.

Il faut que je l'appelle en début de soirée et en début de semaine.

Comme si ça m'avait pris d'un coup et qu'en sortant du boulot, je m'étais dit que je pourrais l'appeler, et que sans y réfléchir, je l'avais fait.

En début de semaine, ça lui laissera le temps de s'organiser, mais aussi de cogiter.

Ça pourrait être à double tranchant, mais c'est un risque à prendre.

Il ne peut pas dire non, c'est impossible.

S'il disait non, ça voudrait dire que notre histoire serait vraiment terminée.

Je n'aurais pas à m'en vouloir, et au moins je saurais, je pourrais tourner la page.

Il faut que je trouve une réponse lui indiquant que c'était vraiment un coup de fil comme ça, pour savoir.

Quelque chose comme « Ah, dommage, ça m'aurait fait plaisir, mais tant pis, à une prochaine ».

Ce « À une prochaine » laisserait la porte ouverte, la balle serait dans son camp.

Moi, j'aurais la conscience tranquille, ce ne serait que du bonheur en plus s'il rappelait par la suite.

Vraiment, non, c'est impossible, il ne peut pas refuser.

Un père ne refuse pas de voir son fils, après trois années de silence et d'absence.

Pourquoi maintenant, au fait ?

Il a toujours été dans une petite case, dans ma tête. Prendre des nouvelles, j'y ai pensé maintes fois.

Il y a eu cette lettre, jamais envoyée, et ces moments où je n'étais pas loin de chez lui.

Je me disais que je pourrais passer, là comme ça. Peut-être juste essayer de le voir, sans lui parler, de loin, guetter comment il va, s'il a des cheveux blancs, s'il sourit, avec qui il est.

Mais je ne l'ai jamais fait.

Alors pourquoi aujourd'hui, j'y pense et même mieux, je prépare nos retrouvailles ?

Sans doute parce que moi aussi, je me sens prêt à être père.

Je me dis qu'un jour, mon enfant, mes enfants, me demanderont pourquoi ils n'ont pas deux papys. Parce que tous les autres enfants de l'école ont deux papys, et que eux ils n'en ont qu'un.

Au début, ce serait facile, je pourrais leur mentir, inventer un voyage, changer de sujet.

On arrive bien à leur faire croire au Père Noël et à la petite souris quelques temps. Alors ça devrait passer.

Il faudra bien se synchroniser avec ma mère et avec mes sœurs.

Parce que c'est teigneux à cet âge-là, il faudra avoir la même version de l'histoire, un truc en béton armé.

Puis arriverait le temps où on ne pourrait plus leur raconter de bobards.

Ils trouveraient une photo, une lettre ou surprendraient une conversation.

Et forcément, il faudrait leur dire la vérité.

Cette vérité, quand on est adulte, elle n'est déjà pas facile à encaisser, alors quand on est adolescent, j'ose à peine imaginer.

Par où commencer cette histoire avec eux ?

Si on raconte son départ, ils ne verraient que ses mauvais côtés, et ce n'est pas un homme mauvais.

Non, il faudrait parler de ce qu'on aimait chez lui, de tout ce qu'il a fait de bien et de bon.

Il a eu un tas d'amis, à qui il donnait beaucoup, parfois trop, des objets, de l'argent, du temps, de l'écoute, des conseils.

Il n'était pas de ceux qui pensent que donner c'est potentiellement recevoir et qui tiennent secrètement une comptabilité.

J'ai toujours trouvé ça beau de sa part, parce que peu de gens donnent vraiment, et que peu de gens savent vraiment recevoir.

J'aimerais bien qu'on me voit comme ça aussi, un jour.

Alors, ils se diraient que c'était un homme bien, comme l'image qu'on se fait des papys en général.

Et puis on arriverait à son départ, un soir d'hiver.

Un soir où pour la première fois de ma vie, je ne l'ai pas vu enlever ses chaussures avant de se mettre sur le grand divan.

En rentrant du travail, il avait ce rituel, comme beaucoup de papas, d'enlever ses chaussures de ville, de se changer rapidement pour quelque chose de plus décontracté, puis d'aller sur le grand divan trois places en cuir boire un apéro en attendant le dîner.

Ce soir-là, il ne s'est pas changé, il n'a pas enlevé ses chaussures.

Non, ce soir là, en arrivant, il a pris sa brosse à chaussures et son cirage, il est allé sur le petit divan une place, et il a nettoyé ses chaussures.

On aurait dû se méfier.

On a parlé un peu, comme d'habitude, toute la famille réunie dans le salon.

Comme chaque soir depuis des semaines, on a abordé un sujet un peu houleux.

Je crois bien que ce soir-là, c'est lui qui l'a amené.

Le ton est monté, il a fini de nettoyer ses chaussures et il est parti, comme ça.

Il trouvait qu'on ne le soutenait plus, qu'on ne le comprenait plus, un truc dans ce goût-là.

Son départ, on ne l'a jamais vraiment bien compris.

Alors ce serait difficile de l'expliquer à des enfants, surtout aux miens.

Je pourrais m'en sortir avec un « c'est la vie ».

Le genre de phrases avec trois petits points derrière, qui laissent songeurs et suffisent à expliquer pourquoi parfois des choses malheureuses arrivent.

Quand un adulte dit « c'est la vie » à un enfant en lâchant un petit soupir et en laissant ses yeux dans le vague, l'enfant comprend que pour une fois, ça ne sert à rien de poser plus de questions.

Je n'ai pas envie de mentir à mes enfants, de soupirer « c'est la vie ».

C'est pour ça que j'ai envie de l'appeler pour lui proposer un verre un samedi après-midi à 16h, dans une brasserie du centre-ville.

Si je le fais maintenant, avant qu'ils n'arrivent, ces enfants, mes enfants, ce sera plus facile.

Je n'aurais qu'à leur présenter leur papy.

Ils se feraient leurs propres idées sur lui.

Nous garderions nos histoires pour nous, il pourrait s'en construire de nouvelles avec eux.

C'est sans doute ce qui peut arriver de mieux, c'est de ça dont nous devons parler.

Je veux que mes futurs enfants connaissent l'homme qui m'a le plus aidé à me construire.

J'arrive à un âge que l'on appelle adulte.

Le petit bout de vie que j'ai menée, mes quelques actions et la façon dont les gens me voient commencent à façonner quelqu'un d'à peu près défini.

Généralement, on se construit par des actes, des discours, ou l'inverse.

Pour ma part, j'essaye de prendre ce qu'il y a de bon en mon père, tout en évitant ses mauvais côtés.

J'ai mis du temps à m'en rendre compte.

Ce serait bien que mes enfants le rencontrent.

Alors, oui, il faut que je le fasse.

Et si ça se passait mal ?

S'il arrivait en retard, ne me reconnaissait pas, commandait un demi sans s'excuser, ne me posait pas de question sur ce livre posé sur la table et attendait que je parle, comme si je lui devais quelque chose ?

J'aurais tout organisé pour rien.

Je n'oserais plus jamais refaire un pas vers lui, ce serait fini, j'aurais tout tenté.

Finalement, je n'aurais pas à m'en vouloir.

Ce serait un mal pour un bien, comme on dit.

Non, le mieux, c'est sans doute de ne rien faire.

Garder tout ça pour moi, ça finirait par passer. Avec le temps, je n'y penserai plus.

Rien faire.

C'est souvent ce que les gens font le mieux dans ce genre de cas.

Il doit bien y avoir une raison.

De toute façon, lui ne penserait jamais à tout ça, au jour, à l'heure, au lieu, au soda, au livre et à la fenêtre.

Je sais bien qu'il est trop fier pour ça.

Et je sais bien que je ne le ferai pas non plus.

Parce que la fierté est son seul défaut dont je n'arrive pas à me défaire.

*Cette nouvelle a été écrite en Octobre 2010 dans le cadre du concours Plume d'Agence.*

*Merci à Aurélien et Patrick pour les relectures.*

*Beaucoup plus que merci à Lorène pour beaucoup plus que ce que je pourrai écrire ici.*

*Merci à Laurence Duchemin pour la jolie couverture.*

*Pour lire presque régulièrement ma prose : <http://www.prospectivite.com> et en version 140 caractères : <http://twitter.com/guewen>*

*Merci de n'imprimer ces quelques pages que si la vie d'un petit chat en dépend.*